

Rédacteur en chef
M. DE VILLEMESANT

RÉDACTION
de 9 heures à 11 heures, rue Coq-Héron, 5
de 2 heures à 5 heures, rue Rosini, 3

Les manuscrits ne sont pas rendus

Départements et gares : 20 centimes

BUREAUX
31, RUE COQ-HÉRON ET RUE ROSSINI, 3

LE FIGARO

Administrateur
AUGUSTE DUMONT

ABONNEMENTS
Paris : 3 mois 12 fr. 50 c.
Départements : 3 mois 15 fr.

ANNONCES
MM. DOLLINGEN fils et A. SÉGUI
Passage des Princes, Escalier C

BUREAUX
31, RUE COQ-HÉRON ET RUE ROSSINI, 3

Nous commencerons demain vendredi (numéro portant la date du samedi) le roman inédit de M. ERNEST FEYDEAU :

LES AMOURS TRAGIQUES

GAZETTE DE PARIS

Il y a évidemment quelque chose de dérangé dans le mécanisme de l'humanité, autrement on ne saurait s'expliquer l'incompréhensible tapage qui se fait en ce moment à propos des professeurs dits matérialistes de la Faculté de Paris que l'on essaie de démolir au bénéfice des savants fantaisistes de l'ancien jeu. Le même phénomène se produit tous les dix ou quinze ans. De loin en loin on voit surgir un insensé qui voudrait arrêter la marche de la science et nous ramener aux douces croyances du premier âge, d'après lesquelles les enfants naissent sous des cloches et qui soutiennent que le sel dont nous nous servons pour assaisonner les œufs à la coque provient encore des restes mortels de la femme Loth, née de parents incriminés.

C'est ainsi qu'il y a dix ou douze ans, un certain docteur Schoepfer, inquisiteur des tendances matérialistes de l'Allemagne, entreprit de démontrer que le soleil tournait toujours autour de la terre, et que, partant, l'éducation des masses était à recommencer. Soutenant par un parti qui avait tout intérêt à propager les théories de ce farceur, le docteur Schoepfer confectionna la foule à ses intéressantes conférences.

Dans son premier cours à Berlin, le docteur eut la satisfaction de convertir à ses idées deux vieilles femmes et un pompier de la banlieue. Mais la campagne entreprise par ce malin contre le bon sens public ne fut pas de longue durée. Accueilli par des huées, conspué par l'auditoire, le docteur Schoepfer quitta le soleil tranquille, et avec le produit de ses premiers cours, où s'était réunie une foule panachée, il s'en alla à Quedlinbourg, et acheta une fabrique de cirage qui dorénavant devait suffire à son ambition.

Les adversaires de la Faculté de Paris ne finiront pas ainsi; ce sont des personnages très haut placés, qui n'ont pas encore la prétention de faire tourner le soleil autour de la terre, mais tout nous fait supposer qu'ils se décideront, un jour ou l'autre, à propager en France les doctrines du marchand de cirage de Quedlinbourg. Le premier pas, qui, au dire des hommes bien renseignés, est le seul difficile, a déjà été fait; et, croyez-le bien, quand on commence à confondre la religion avec la chirurgie, on n'est pas loin de prouver que le soleil, en tournant autour de la terre, fait ses douze lieues par jour comme un facteur rural.

L'honorable M. Sée, qui se refuse à croire que les enfants naissent sous des cloches, et que la femme a été à son origine une simple côtelette, a été particulièrement en butte à des critiques acerbes, auxquelles les élèves de l'École de médecine ont répondu par de nombreux applaudissements de chaque jour. Il paraît que M. Sée a le tort inconcevable de ne

pas faire une part suffisamment large à la religion, dans ses cours de la Faculté. De là des esprits chagrins ont voulu insinuer que les professeurs matérialistes traitaient les fluxions de poitrine par l'athéisme; ce qui serait, en effet, une grave faute.

Un médecin qui ordonnerait pour tout remède à un poitrinaire la lecture du traité de physiologie de l'illustre Müller, manquera évidemment à sa mission. Mais les professeurs matérialistes n'en sont pas là, croyez-le bien; ils n'ignorent point qu'il y a des circonstances dans la vie où le cataplasme, qui est de toutes les croyances, reprend ses droits et qu'il ne faut, en aucun cas, confondre une engueure avec une thèse religieuse.

Mais c'est là précisément ce qu'on semble leur reprocher. Il est encore, à notre époque, des gens qui confondent la religion de nos pères avec une infirmité physique que nous tenons également de nos pères, et qui voient à tort dans le médecin un citoyen destiné par la nature à propager des idées religieuses dans la famille. L'honorable M. Sée n'est pas du nombre de ces personnes qui rêvent le cumul des deux positions. Jamais l'idée n'a surgi dans son cerveau d'être à la fois médecin du corps et médecin de l'âme, deux professions que l'on aurait encore tort de confondre.

Je n'ai jamais eu le plaisir de suivre les cours de MM. Sée et Vulpian, mais j'ai vu M. Sée à l'œuvre au chevet d'un malade qui m'était cher. Il serait presumptueux de ma part de vouloir vous dire quel homme distingué est ce professeur. Tel qu'on vous l'a dépeint vous figurez peut-être qu'il traite la fièvre typhoïde par des brochures matérialistes, et que, à aucun prix, il ne consentirait à ordonner une infusion de tilleul à un malade convaincu de spiritualisme. Les grands médecins, en général, ne s'occupent pas des convictions religieuses de leurs malades. M. Sée appartient particulièrement à cette catégorie de savants, convaincus que le jus d'herbes, quoique fort anodin, a fait plus de miracles que l'eau de la Salette. C'est à cette conviction, jointe à beaucoup d'autres, qu'il doit la position élevée qu'il occupe. S'il professait l'opinion contraire, M. Sée ne serait pas professeur à la Faculté de médecine et il ne lui resterait plus qu'à créer une fabrique de cirage à Quedlinbourg comme le fameux docteur Schoepfer.

Il est absolument inutile d'être un chirurgien de la force de feu Dupuytren pour arriver à cette ardente conviction que la religion et la médecine sont deux choses que l'on aurait tort de confondre. Evidemment si les docteurs Sée ou Vulpian s'introduisaient furtivement et avec effraction dans un séminaire, pour prouver aux jeunes élèves que l'homme n'a pas été créé en cinq minutes, mais que d'après les calculs et les recherches de la science, il a fallu au moins un bon quart d'heure pour faire Adam avec une poignée de boue, MM. Sée et Vulpian auraient tort, car on ne doit jamais troubler les jeunes âmes dans leur suprême béatitude.

Mais il ne faut pas oublier que les deux honorables professeurs n'escaladent pas le mur privé de la religion, qu'ils s'adressent à de futurs médecins désireux de s'enseigner sur les souffrances du corps

et non sur les défaillances de l'âme. Or, s'il est acquis à la science que la lecture d'un livre spiritualiste peut parfois exercer une heureuse influence sur l'esprit d'un individu, il est acquis également qu'une simple sangsue matérialiste va souvent plus vite en besogne. De plus, j'ose croire qu'un médecin qui traiterait un cancer à l'estomac par les œuvres complètes du Père Graty, commettrait tout simplement un homicide par ignorance, et aurait des désagréments avec le parquet.

En vérité, il faut être plus aveugle que le Patachon de Jules Moineaux pour vouloir combattre la science positive, sans laquelle la médecine n'est qu'une affreuse chimère. Vouloir confondre la religion et la chirurgie, cumuler les deux professions diamétralement opposées, de médecin du corps et de médecin de l'âme, c'est là une brillante aberration de l'esprit humain, qui ne peut pas avoir de suites. L'homme est généralement matérialiste en médecine. Quand un individu est renversé par un omnibus, sur la boulevard, sa première pensée est pour le pharmacien du coin, et le médecin, appelé à la hâte par un sergent de ville, serait entré par la foule s'il demandait comme entré en matière à son client.

Que pensez-vous de l'immortalité de l'âme? Evidemment si le blessé avait encore un atome de raison, il le perdrait en entendant un homme de l'art lui adresser une pareille question dans un moment aussi difficile. A mesure que l'état du blessé deviendrait plus grave, le prince de la science deviendrait plus soucieux, et, après un mûr examen de la blessure, il dirait probablement au pharmacien :

— L'accident a été causé par un excès d'athéisme! Il faut transporter le malade à son domicile. Qu'on lui applique une collection de l'*Univers* en guise de cataplasme, et qu'on lui lise, d'heure en heure, deux ou trois mandements choisis; il sera probablement mort avant demain matin; mais j'aurai du moins la suprême satisfaction de l'avoir, à son heure dernière, traité d'après les immuables lois de la médecine fantaisiste.

Albert Wolff.

Dictionnaire du Figaro

- Imbécillité.** — Un sucre ! — si on la compare à la Soitise.
- Imitateur.** — Plagiaire. — Un voleur, qui prend l'argent, — mais qui laisse la bourse.
- Immensité.** — La prison de l'Eternité.
- Immortalité.** — Des contes de garde-malades — pour tranquilliser leurs clients !
- Impardonnable.** — L'envie — dans la prospérité.
- Impartial.** — C'est-à-dire, un

homme qui n'a ni passions, ni faiblesses. — Vous voyez que c'est bien simple !

Impénétrable. — Dame... un Ir-résolu.

Imperfections. — Les Défauts d'une jolie femme.

Hier — Aujourd'hui — Demain

Ce soir, jeudi, à lieu au 3^e grand amphithéâtre de la Sorbonne, à huit heures, la séance annuelle de la Société de la crèche de Sainte-Geneviève. La séance doit être suivie d'un concert où se feront entendre : Mademoiselle Marie-Roze, du théâtre de l'Opéra-Comique; madame Boudier, mademoiselle Wyliden et M. Mattiozzi. Une cantate : *Le Berceau de l'ouvrière* (musique de M. Adrien Boisédiu), sera chantée par mademoiselle Marie-Roze et un chœur d'orphéonistes de la ville de Paris.

La nouvelle mairie du 3^e arrondissement a été inaugurée hier par une soirée musicale et dramatique au profit de la Caisse des écoles communales de ce même arrondissement.

On a entendu Delle Sedie et mademoiselle Battu; mademoiselle Favart, Coquelin et Delaunay ont charmé un auditoire dans lequel se trouvaient M. Haussmann, M. Pietri et un grand nombre de personnes de distinction.

Signalons à nos lectrices une invention nouvelle et bien ingénieuse, imaginée comme moyen de réclame par une modiste du faubourg Saint-Germain.

La rue est étroite, le trottoir est maigre. Vous passez devant le magasin. Vous sentez arrêtée par le bas de votre robe. Vous tirez; la robe se déchire et reste attachée à un clou crochu, espèce d'hameçon adroitement dissimulé.

Aussitôt, une demoiselle de comptoir s'élance de la boutique, se confond en excuses, vous fait entrer et s'offre à réparer l'accroc.

Pendant ce temps la réclame a lieu : on vous offre des cigares, des rubans, des dentelles, etc., sont étalés sur les comptoirs. On serre, on range, on dérange; tout le monde est silencieusement occupé.

N'oubliez pas, dit une voix, que madame la comtesse attend sa coiffure pour le bal de ce soir... A-t-on porté le chapeau de madame la princesse? etc., etc.

Reconnaissante et émerveillée de tant d'activité, vous choisissez une coiffure; et, sortie de là, vous recommandez partout votre nouvelle modiste, la mieux achalandée de tout le quartier.

On nous apporte une triste nouvelle. Le poète Fernand Desnoyers, auteur du *Bras noir* et des *Chansons parisiennes*, vient d'être écrasé par une voiture.

On n'a transporté chez lui sans connaissance et on dit son état presque désespéré.

Va et vient, l'un arrive, l'autre part, c'est la vie.

Un nouveau journal qui apparaît, un autre qui disparaît.

L'un, c'est la *Fronda*, dont j'ai parlé sur- fiquement hier.

L'autre, c'est *Gulliver*, journal illustré,

dont le directeur nous prie d'insérer cette note:

Pour des raisons tout à fait personnelles, le directeur de *Gulliver* supprime le journal, et prévient ses abonnés qu'ils seront servis par un autre journal illustré.

C'est demain qu'on vend le *Courrier français* devant M^{me} Aumont-Thiéville, notaire. Jusqu'à présent, nous dit-on, deux principales combinaisons se présentent : l'une émanant d'un banquier italien; dans l'autre, M. G. Duchène deviendrait directeur, avec MM. Pouyer-Querdier et Jules Brame, comme bailleurs de fonds.

A l'occasion du 4^e avril, trois ou quatre imbéciles ont imaginé de rééditer une plaisanterie qui remonte à la fin du siècle dernier. Ils ont répandu à profusion dans Paris, par la poste et sans affranchir — cela va de soi — une carte jaune, adressée à leurs amis et connaissances, et dont voici le *fac-simile* :

LE DOCTEUR JAUNE

Médecin des aliénés

Reçoit les dimanches et fêtes (de minuit à cinq heures matin); fait une exception pour vous, vu la gravité de votre état.

Cette délicate petite farce a égayé sans doute hier soir des centaines de familles. Il faut si peu de chose pour amuser les administrés de M. Haussmann, depuis les expropriations de la rue de la Paix!

Nous recevons la plainte suivante.

Elle est signée; mais nous en supprimons la signature. L'administration supérieure et «paternelle» ne manquera pas de punir cruellement, de révoquer peut-être ce pauvre employé, assez audacieux pour se plaindre!

Monsieur,

(ici quelques lignes trop flatteuses pour le Figaro, et qu'il n'est pas utile de publier.)

Chacun connaît le chiffre des très-modiques appointements d'un employé des lignes télégraphiques, chacun sait à quelles nombreuses privations il est forcé de se soumettre, et quels prodiges d'économie il est obligé d'accomplir pour n'avoir même pas à la fin du mois la douce satisfaction de «joindre les deux bouts».

Et bien! Monsieur, croiriez-vous, qu'à cet employé dont on exige tant et qu'on paie si peu, on ose réserver la solde de cinq jours sur un mois d'appointements, pour avoir manqué son service pendant une heure!

Mettez ainsi un honnête homme pendant cinq longs jours dans l'horrible alternative de voler ou de mourir de faim, ne serait-ce pas, même pour une faute grave, une punition atroce et incroyable?

Car pendant ces cinq jours cet employé continue son service, et n'a même pas la triste ressource d'aller gagner ailleurs le morceau de pain qui doit le faire vivre lui et toute sa famille. On ne traite pas ainsi ceux qui ont consacré leur vie à des travaux si importants, et pourtant cela se voit journellement dans notre administration pour 5 ou 10 minutes de retard.

Peut-être plaindra-t-il et pourtant je suis sûr que, diriez-vous, si j'avais femme et enfants!

Que l'on s'tonne donc à présent de la lenteur apportée dans le service télégraphique? L'administration paternelle n'a pas, je suppose, la prétention de s'assurer le zèle de ses employés, ni de se concilier leur cœur et leur estime par ces moyens qui réprouvent l'humanité et le simple bon sens.

Il y a une barrière contre laquelle s'échouent toujours l'abus de la force et la tyrannie; cette barrière est la force d'inertie qui brise tout ce qui lutte contre elle; que l'on ait donc plutôt de bons procédés envers les employés; qu'on ne les mécontente et qu'on ne les vexes pas continuellement, comme cela a malheureusement lieu, et alors vous verrez le service s'activer, et vous aurez plus à vous plaindre des retards regrettables que vous signaliez dernièrement.

Agitez, etc.

Le docteur X..., aussi savant praticien

que grand joueur de whist, parcourt joyeusement Paris dans son coupé, et conduit un vieux cochon, chargé en outre de tenir note des visites que fait son maître.

L'autre jour, il aperçoit un ancien client à lui : — J'ai rencontré hier madame, dit le docteur, en compagnie d'une bien jolie personne. — Oui, une cousine qui vient passer un mois avec elle. — J'irai la voir! s'écria le docteur, emporté par sa nature très enthousiaste de la beauté. Le client sourit : — Très bien, docteur, venez! mais pensez à prévenir votre cochon. — Pourquoi? — Pour ne pas me faire payer cette visite-là, au moins ! Georges Maillard.

Post-scriptum. — La *Liberté* parle de désordres qui auraient éclaté à Reims. — Une dépêche de Bruxelles annonce que l'agitation persiste à Charleroi.

La princesse de Hohenzollern, mère du prince Charles de Roumanie, est actuellement à Paris. — Un grand dîner a eu lieu hier chez M. Duruy. — On parle de la démission de M. de Soubeiran, préfet de Blois, qui viendrait occuper une grande fonction au Crédit foncier. — On espère que cette année l'Exposition de sculpture sera placée dans le jardin central du Palais des Champs-Élysées. — M. L'abbé Migne, dont un incendie a détruit tout récemment l'imprimerie, est transféré à Saint-Nazaire. — M. le vicomte de Turanne est entré en convalescence. — M. le vicomte Jurién de la Gravière est nommé chef de l'escadre d'évolutions.

On annonce la mort de M. le général Grand, ex-président du comité de cavalerie; — M. le baron de la Guéronnière, conservateur des hypothèques à Loudun (Vienne), cousin-germain du sénateur.

LES RECOMMANDÉS

L'Académie — qui va recommencer l'impression de son dictionnaire — en a exclu jusqu'ici le substantif recommandeur. Elle ne l'a pas rejeté absolument; elle l'a provisoirement logé dans le faubourg bâti à ses portes, avec les mots des divers jargons artistique, scientifique et industriel. — On lit en effet dans le «complément du Dictionnaire de l'Académie» cette jolie pensée de Bussy-Rabutin: «L'émour est un vrai recommandeur.»

Ce tour piquant dont se sert un écrivain de beaucoup d'esprit pour définir les charmantes redites de l'amour ne saurait, malheureusement, s'appliquer et s'étendre à d'autres objets. — L'expression doit être généralement prise en mauvais parti. — Le recommandeur est un homme qui, — chassant son intelligence avec les vieux souliers d'autrui, et prenant par les sentiers où l'herbe a poussé et les routes abandonnées, — cherche du nouveau en rebroussant chemin. En histoire, en politique, en littérature, en religion, le recommandeur rejouit les rancunes ou les mensonges centenaires, remet en circulation la monnaie des préjugés n'ayant plus cours, et épouse en secondes noces les méchantes actions et les mauvaises passions d'un autre âge.

Le recommandeur a fleuri sous toutes les civilisations. Dans le nombre, on en peut citer qui ont du génie; c'est l'exception à la règle qui courbe le front de tous les autres sous le niveau de la la plus désespérante médiocrité. — Mahomet, substituant le Koran à l'Évangile et matérialisant le paradis et la reli-

Arrivé sur le dernier degré, il s'arrêta, et, sans prononcer un mot d'excuse ou de justification, il se laissa tomber à genoux.

Cette humiliation qu'il s'indignait, ce repentir, plus éloquent mille fois que les plus longues protestations, émuèrent René au point qu'il fit sur le point de s'élever. Mais il se contint, et, du regard, interrogea sa mère.

— Eh bien! René, dit-elle d'une voix tremblante, n'avez-vous pas au-dessus de M. le marquis? Celui-ci n'attendait qu'un mot de pardon tombé des lèvres de la victime. Il se précipita vers M. de Lostanges et se précipita vers M. le marquis.

Celui-ci n'attendait qu'un mot de pardon tombé des lèvres de la victime. Il se précipita vers M. de Lostanges et se précipita vers M. le marquis. C'était la première fois que René le saluait de ce nom de père.

Chacun se leva respectueusement et resta debout. — J'aurais voulu, murmura Polyte assez haut pour qu'on l'entendit, J'aurais voulu un couvert de plus.

Feuilleton du FIGARO du 3 Avril 1868

LE ROI MISÈRE

PAR M. PAUL SAUNIÈRE

DEUXIÈME PARTIE

On conçoit aisément le désordre qui suivit cette scène imprévue.

Le baron et René prirent le vieillard et le couchèrent sur le lit, pendant que Gabrielle éperdue allait chercher des sels et faisait appeler un médecin.

Reproduction interdite. A moins d'un traité avec la Société des gens de lettres.



